Ma Cousine.

I

—Mon cher enfant, me dit mon père, je suis content de la manière dont tu as travaillé cette année. Aussi ai-je loué pour y passer les vacances, une petite propriété à Maisonval. L'Oise y passe: tu pourras donc pêcher et canoter, tes sports favoris. En outre, nous sommes à peine à une demi-heure de la forêt, qui te réserve des promenades charmantes.

J'allais remercier mon père avec effusion quand il ajouta:

—Nous serons voisins de ta cousine Henriette Clairville, dont je t'ai souvent parlé. Elle est charmante; il est inutile de te prier d'être aimable avec elle, n'est-ce pas? Je tiens absolument à ce que tu lui plaises et pénètres dans ses bonnes grâces....

Ah! j'allais oublier l'essentiel. Tu es à l'âge où l'on doit commencer à se diriger seul dans la vie et à choisir soi-même ce qui vous convient. Voici de l'argent: achète-toi chemises, faux-cols, mouchoirs, gants, cravates, etc., passe ensuite chez mon tailleur et commande-toi un costume jaquette et un complet veston.... Et n'oublie pas que nous partons d'aujourd'hui en huit.

Dans les remerciements que j'adressai à mon père, je mis d'abord une certaine componction et je ne sais quoi de gravité qui convient à quelqu'un qui se sent devenir un homme, puis n'y tenant plus, je lui sautai au cou en lui disant:

—Ah père, que je suis content!

—Va, gamin, dépêche-toi, et surtout n'oublie rien!

Je ne me le fis pas dire deux fois et quelques minutes après j'arpentais la rue, dans la lumière aveuglante d'un chaud soleil d'août.

Ma joie était sans mélange; j'étais un homme puisque mon père me considérait comme tel—ne m'avait-il pas, à déjeuner, autorisé à fumer ma première cigarette devant lui!—et j'allais enfin connaître ma cousine Henriette.

Ma cousine!

J'avais dix-sept ans et sortais du collège. Que ceux qui à mon âge n'ont pas tressailli à ce mot magique "cousine" me jettent la première pierre. Mon père m'en avait rarement parlé et seulement comme d'une parente éloignée, mais à laquelle il tenait. Il ne me l'avait jamais décrite, mais point n'en était besoin, je la voyais avec les yeux du cœur.

Elle devait avoir mon âge, était grande, élancée et blonde comme un rayon de soleil d'avril, jolie, c'était évident, mais jolie à rendre jaloux les anges du paradis, avec de grands yeux bleus et profonds que voilaient de longs cils.

Ah! que j'aurais voulu déjà être à Maisonval. Je voyais d'ici mon arrivée: Henriette était dans le jardin, en longue robe bleu pâle et cueillait des marguerites. J'approchais, un lis éblouissant à la main, je mettais un genou en terre et le lui tendais:

—Je vous salue, Henriette; je suis votre cousin. Permettez que je vous offre ceci en gage de mon affection.

—Salut, mon cousin, me répondait-elle, je vous attendais et récoltais ces fleurs à votre intention.

Alors je me relevais, j'embrassais Henritte sur le front, la main dans la main, nous nous promenions dans le parc, on se jurait un amour éternel (je ne savais pas trop ce que c'était) et nous allions trouver mon père pour qu'il nous permît de nous marier.

J'ignorais ce que c'était que le mariage. Pour moi je croyais simplement que c'était une messe où les cousines s'habillaient en blanc, après laquelle on mangeait, on dansait, puis on partait en voyage; seulement les gens disaient "madame" à la cousine au lieu de l'appeler "mademoiselle" comme auparavant.

Voilà à quoi je rêvais en marchant dans la rue, je parlais tout haut, en faisant des gestes, les passants me regardaient se demandant si je n'étais pas fou, mais que m'importait:

Je marchais tout vivant dans mon [rêve étoilé,

quand, tout à coup, manquant la marche du trottoir, je m'allongeai lourdement sur l'asphalte de la chaussée.

Du coup mes idées reprirent une direction plus normale et je me dirigeai vers la boutique du tailleur de mon père, dont j'étais proche d'ailleurs.

Je ne vous dirai pas quelles furent mes hésitations dans le choix des étoffes. Ne devais-je pas être d'une mise impeccable pour éblouir du premier coup ma jolie cousine! Je finis par me décider pour une jaquette et un gilet bleu clair, de ce bleu qui permet de dire rien qu'en voyant à trois cents pas se mouvoir des jambes revêtues de drap semblable: "C'est un gendarme". Quant au patalon, je me décidai pour un drap lilas moucheté de groseille, qui me sembla magnifique.

Oh! ce pantalon! m'a-t-il assez poursuivi dans mes cauchemars par la suite!

Je choisis ensuite un complet vert tendre du plus piquant effet. Souriant, le tailleur me laissa faire, du coup, il soldait deux coupons invendables.

J'achetai ensuite des chemises en couleur, dame, pour la campagne! trois rose tendre et trois de nuance écossaise, six cravates dont une en satin rouge vif, une autre en soie verte piquetée de rouge, adorables toutes les deux; des faux-cols qui me montaient jusqu'aux oreilles, des bottines ultra pointues, un stick à tête d'oiseau aquatique, un chapeau dit melon de couleur noisette, etc....

Je rentrai chez moi fort satisfait, mais ne parlai point de mes emplettes à mon père, résolu à lui en faire la surprise.

II

La semaine se passa, longue, interminable; enfin le jour bienheureux du départ arriva. Nous partîmes à sept heures du soir pour arriver à onze à Maisonval: il est vrai que nous fîmes une heure et quart de route en carriole.

Inutile de dire que je ne dormis pas de la nuit. Le matin au soleil levant j'ouvris ma fenêtre: je poussai un cri de surprise et d'admiration. Dans un ciel rose étincelaient les premières flèches d'or du soleil émergeant au-dessus des massifs vert sombre de la forêt; sur la gauche, à une portée de fusil, luisait, entre les hauts peupliers, le ruban d'acier bleui de l'Oise, au-dessus de laquelle montait une buée légère; à droite, sur le flanc en pente douce d'un coteau, grimpaient semblant se bousculer, des villas blanches et coquettes, des maisons grises à toiture de chaume, et tout au bout se profilait, net sur le ciel d'un bleu lavé, le clocher de l'église dont les ardoises au ton d'un gris de métal se rosissaient aux premiers baisers du soleil. A mes pieds s'étalait une pelouse coquette, du milieu de laquelle surgissait un énorme massif de roses thé qui étaient et sont toujours mes fleurs favorites.

L'air frais et balsamique emplissait mes poumons, le soleil montait et le ciel prenait cette teinte lumineuse et roussâtre à la fois qui annonce les journées chaudes, cependant qu'au loin, du sol montaient comme des buées ardentes.

Mais bientôt mes yeux se détournèrent du panorama magique et furetèrent à gauche et à droite, cherchant s'ils ne découvraient pas le jardin où devait se tenir ma belle cousine.

A ce moment la porte s'ouvrit et mon père parut.

—Eh bien, gamin, la vue te plaît-elle? Le pays, la maison, le jardin te conviennent-ils?

—Oh! père, que je suis heureux! C'est magnifique! .... Mais....

—Quoi?

—Ma cousine n'est-elle pas... ne demeure-t-elle pas près de chez nous?

—Si, tout près, cette jolie maison toute de lierre tapissée, là, au coin de la route....oui, celle-là. Justement, petit, je venais te prévenir. Elle est matinale, la cousine Henriette, et je vais de ce pas lui donner le bonjour. Toi, fais le tour du propriétaire, puis ensuite habille-toi coquettement et viens à onze heures me rejoindre chez elle, villa des Violettes, nous y déjeunerons.

Je restai muet, suffoqué de saisissement et de joie. Quoi! j'allais la voir déjeuner près d'elle, mais c'était à devenir fou, et sans doute dans trois jours nous serions mariés, car je sentais, qu'elle attendait après moi comme j'attendais après elle.

Je ne fis pas le tour du propriétaire, mais je me pomponnai, me peignai, me bichonnai et pour moi l'aiguille tournait bien lente autour du cadran. A dix heures j'étais prêt.

J'étincelais dans mon complet tout neuf, aux cassures brillantes. J'avais revêtu ma chemise rose, mis ma cravate de satin rouge, coiffé mon chapeaux noisette et, d'une main désinvolte, je faisais tournoyer ma badine à tête de canard.

Je devais être irrésistible, pensais-je.

Hélas! je n'étais que grotesque.

III

Enfin onze heures sonnaient quand j'étais à la grille de la villa des Violettes. J'entrai et une sonnette tinta.

—C'est toi, Robert? cria mon père en s'avançant sous la véranda.

Mais il s'arrêta stupéfait en me voyant.

Tel un scarabée d'un vert métallique, je m'avançais, luisant sous le soleil qui dardait d'aplomb.

—Eh bien, où est-il ce beau fils? fit une voix aigre qui sortait de l'ombre que laissait entrevoir la porte ouverte sur le perron.

Horreur! je m'arrêtai médusé. Une femme vieille, le dos voûté, le nez à bec de corbin, portant lunettes et s'appuyant sur une canne à poignée d'argent en forme de béquille, sortit de la pénombre et surgit sur le perron. Elle s'arrêta pour me dévisager.

—Hé! qu'est cela? fit-elle avec un rire qui sonna comme un claquement de castagnettes.... On dirait une sauterelle à tête rouge!

Mon père se mordait les lèvres pour ne pas éclater de rire, vexé dans le fond.

—Eh quoi! c'est ton fils, ce beau merle au plumage vert pomme; alors, venez ça, embrasser votre cousine!

Quoi! ma blonde et frêle Henriette aux yeux bleus frangés de longs cils, c'était cette affreuse fée Carabosse! Soudain, mon ridicule me sauta aux yeux. Rouge et suant au soleil, étouffé dans mon énorme faux-col, je devais être grotesque dans mon affreuse carapace émeraude.

Je fis demi-tour et m'enfuis jusqu'à la maison où, rageant, criant, sanglotant, je m'abattis en larmes sur mon lit.

Longtemps encore je pleurai mes premières illusions évanouies, mon premier gros chagrin, et depuis, quand j'entends parler de "cousine," je revois toujours mon habit vert et il me semble que je mords dans une pomme pas mûre.

Je ne devais plus revoir ma cousine qu'une fois, huit ans plus tard. Ayant appris qu'elle était fort souffrante, mon père qui ne pouvait quitter Paris, m'envoya la voir à sa place.

Je m'étais toujours refusé à retourner à Maisonval depuis ma mésaventure.

Quand j'y revins, c'était en décembre, et ce ne fut pas sans un malaise que je sonnai à la villa des Violettes.

Ma cousine n'était pas là. La bonne, qui allait au-devant d'elle, à l'église, m'accompagna.

Il neigeait. Je rencontrai ma cousine, courbée, vieille, à la sortie de la messe. Enmitouflée de vêtements sombres, toute noire sous les flacons blancs, elle était accompagnée d'une petite fille.

C'était une nièce éloignée qu'elle avait adoptée. Quand je me fus rappelé à elle, elle eut un sourire vague.

—Ah! c'est vous qui étiez venu me voir déguisé en canari! Vous êtes mieux maintenant, mais vous portez toujours des faux-cols ridicules, mon cousin.

Toujours la même voix aigre et toujours aimable, cette chère cousine Henriette! Après m'être informé de sa santé, je la quittai sans qu'elle songeât à me retenir.

Trois mois après elle mourait, laissant toute sa fortune, quinze bonnes mille livres de rente, à la nièce recueillie, et je compris alors pourquoi mon père m'avait gardé rancune de ma première visite, du complet vert et du pantalon lilas.

A cette époque, j'étais seul héritier.

VENTE A CREDIT

Des quarts d'Obligations Ville de Paris. Bons de Panama à Lots Cinquièmes d'Obligations du Crédit Foncier de France etc. etc. Pour la vente à Crédit s'adresser à M. Charles Roche agent général 638 rue Royale. Nouvelle-Orléans. Représentant la caisse Française de Prévoyance M. Ch. Renaud, directeur chevalier de la Légion d'Honneur. 35 rue St-Lazare. Paris. Références de premier ordre Crédit Lyonnais, Compagnie l'Urbaine rue Le Peletier, et tous les grands établissements Financiers de Paris.

L'obligation Panama donne six fois par an la chance de gagner des lots de 500.000, 250,000, 100.000, 10,000 francs, etc., et le porteur du titre touche ce lot dans toute son intégralité. De plus, l'obligation Panama qui n'aura pas la chance de gagner un des lots ci-dessus (car toutes les obligations ne peuvent pas gagner 500.000 francs), est à un moment donné remboursée à 400 francs. Les lots et les remboursements à 400 fr. sont absolument garantis. Or, l'écart entre le prix d'achat du titre et le taux de remboursement même si ce remboursement a lieu à la date la plus éloignée, représente un intérêt simple de 3 0/0 sur la somme déboursée.

Ce n'est donc pas de l'argent improductif mais placé à longue échéance. Nous ne parlons ici que du cas extrême, car il se peut que le numéro sorte à l'un des premiers tirages, et il en sort une certaine quantité chaque année.

L'obligation Panama à lots n'a de commun que le nom avec les autres titres de cette Compagnie. La loi du [illegible] juin 1888 qui autorise l'émission a eu soin de stipuler que le paiement des lots et le remboursement à 400 frs. sont garantis par un dépôt suffisant de rentes françaises ou de titres garantis par le gouvernement français. Conformément à cette loi une société civile a été formée et sa situation au 31 décembre 1900 accuse un capital de 119 956 028.71 en fonds employés en rente 3 0/0 et en titres garantis par l'Etat. L'intérêt de cette somme est plus que suffisant pour garantir lots et remboursement.

Cette garantie plus que sérieuse, fait de l'obligation Panama à lots une valeur aussi sûre que les obligations Ville de Paris ou Crédit Foncier.

C'est pourquoi l'institution de la vente à crédit d'obligations à lots a reçu l'approbation des pouvoirs publics, puisqu'elle est réglementée par une loi spéciale fixant les conditions dans lesquelles on peut acquérir ces titres moyennant de légers versements mensuels. Naturellement on les paie un peu plus cher en les achetant ainsi, mais pour remplir les engagements pris on est forcé de faire des économies, on prend ainsi l'habitude de l'épargne et sans y penser sans beaucoup se gêner au bout de quelque temps on est possesseur d'une bonne valeur qui représente toujours une certaine somme qui peut être très utile en cas de besoin et qui peut d'un moment à l'autre apporter la fortune à son propriétaire.

Nous rappelons que dès le premier versement l'acheteur à crédit participe seul et pour l'intégralité des lots à tous les tirages, c'est-à-dire que si son numéro sort, même s'il n'a fait qu'un seul versement, le lot lui appartient tout entier.

Achats et Renseignements. 638 rue Royale. M. Charles Roche, Nouvelle-Orléans.

VAPEURS

SOUTHERN PACIFIC
LIGNES DE VAPEURS
New York et la Nouvelle-Orléans
Nouvelle-Orléans et la Havane

Pour New York.
Service de Fret
LE VAPEUR EL SUD
partira du pied de la rue St-Louis, VENDREDI, 1er juillet p. m.

Service de Fret et de Passagers,
LE VAPEUR PROTEUS,
Capitaine T. P. C. Halsey
partira du pied de la rue St-Louis, MERCREDI, 29 Juin, à midi.

Le fret assuré sous une police de marine du Southern Pacific à 1/5 pour cent pour New York.

Pour la Havane Directement.
LE VAPEUR EXCELSIOR
Capitaine ——
partira du pied de la rue Ste-Anne, SAMEDI, 2 Juillet, à 2 p. m.

Aucun fret pour les lignes ci-dessus ne sera reçu sans ordre.

Pour renseignements concernant le fret ou le passage sur les lignes ci-dessus s'adresser au bureau du Southern Pacific, coin des rues Magasin et Natchez.

Cabines retenues et billets de passage vendus au coin des rues Canal et Charles.

F. E. BATTURS
Agent des Pass. pour le Sud.
W. H. MASTERS
Agent Gén. du Sud. Nlle-Orléans, Lne.
T. J. Anderson, G. P. A. Houston Tex.
10 mai—

LIGNE FRANÇAISE.
COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.
Ligne directe au Hâvre Paris France

Partant tous les jeudis à 10 h. A. M.
Du quai No 42 North River, pied de la rue Morton.

LA CHAMPAGNE 30 juin
*LA LORRAINE 7 juillet
*LA TOURAINE 14 juillet
*LA SAVOIE 21 juillet
LA BRETAGNE 28 juillet
LA CHAMPAGNE 1er août
*Vapeurs à double hélices.

Agence Générale 32 Broadway, New York
FRANK J. ORFILA No 213 rue Carondelet N. O., Lne. Agent général du Sud.
1er fév—1 an

E. A. ANDRIEU.
—Successeur de—
ROCHEREAU & ANDRIEU
AGENT D'AFFAIRES.
638 rue Gravier

CHEMINS DE FER

LA
LIGNE LA PLUS COURTE
A l'Exposition Universelle
(World's Fair)
—A—
ST-LOUIS
—ET A—
CHICAGO

Chars Buffet. Bibliothèque. Restaurant. Dortoir. Chaises à Bascule

LA VOIE A DOUBLE RAILS.

Prix de l'Exposition Universelle World's Fair

A St Louis et retour $40, quinze jours $24, soixante jours $28.80, 12 Décembre [illegible] Train d'Excursion le 31 Mai dix jours $15.

Bureau des Billets, en Ville,
141 RUE ST-CHARLES.
PHONE 336.

La Compagnie du chemin de fer du
Yazoo & Mississippi Valley.

Départs Quotidiens	Bulletin observé 3 AVR. 1904	Arrivées Quotidiennes
No 8	Expres de Memphis	No 15
4:30 p. m.	Trains réguliers de Memphis Tenn., faisant des stations locales	8:15 a. m.
No 23	Express de jour locale	No 21
7:00 a. m.	Pour Vicksburg Natchez et les points intermédiaires	6:20 p. m.
No 34		No 33
4:10 p.m	Bayou Sara Accom'n	9:30 a. m.
No 35		No 38
8:00 a. m.	Excursion dimanche	9:30 p.m.

BUREAU DES TICKETS ST-CHARLES ET COMMUNE.
JOHN A. SCOTT, Ass't Gén. Agt. Pass.
A. J. McDOUGALL, D. P. A., Nouvelle-Orléans.

Southern RAILWAY

La Route de Chars sans Changement entre le Sud, le Sudouest et l'Est. Seulement 40 heures pour New York via le Great Washington, Southwestern.

	Vestibule Limité No 38	Malle Rap. No 36
Quitte la Nlle-Orléans	8.15 P. M.	9:15 A. M.
Arrive à Atlanta	11:40 A. M.	11:30 P. M.
Quitte	12:00 midi	11:50 P. M.
Arrive à Washington	6:43 A. M.	9:00 P. M.
" Baltimore	8 00 A. M.	11:35 P. M.
" Philadelphia	10:15 A. M.	2:56 A. M.
" New York	12:43 P. M.	6:23 A. M.
" Boston	8:30 P. M.	8.30 P. M.

No 38 courant sans changement des Chars Salon Dortoir de Pullman avec Service Supérieur de Char à Diner en route.

No 36 courant des Trains Solides à Washington sans changement, hors une nuit seulement.

Pour plus ample information et les Réserves Pullman s'adresser au

BUREAU DE BILLETS DU SOUTHERN RAILWAY

704 rue Commune, Nouvelle-Orléans. Charles W. Schmidt, Ass't Agent de Pass. et Billets.
J. C. Andrews Southwestern Pass. Agent.

ATLANTA AND NEW ORLEANS SHORT LINE
Atlanta & West Point R. R.
—AND—
The Western Railway of Alabama

La ligne directe entre la Nouvelle-Orléans et l'Est. Double trains quotidiens. Chars-dortoirs d'un bout à l'autre de la ligne. Chars restaurants. Service sans égal.

J. P. BILLUPS, A. G. P.
H. F. LACY, A. G.,
718 rue Commune, Nlle-Orléans, Lne.
1 mars-

CHEMINS DE FER.

LOUISVILLE & NASHVILLE
ANORD ET SUD

EXPRESS LIMITE CHAQUE JOUR AVEC CHARS VESTIBULES DE PULLMAN

Pour Montgomery, [illegible] Nashville, Louisville, Cincinnati, Atlanta, Jacksonville, Washington, Baltimore, Philadelphie et New-York

DIRECTS SANS CHANGEMENT

Arrivées	Départs
Fast mail tous les jours... 7:15 a m	Fast mail tous les jours 8:15 pm
Express tous les jours... 8:25 p m	Express tous les jours ....7:00 am
Limited tous les jours... 9:25 p m	Limited tous les jours 2:36
Service de la Côte.	
Tous les jours excepté dim 3:50 a m	Tous les jours excepté dim 4:00 pm
Excursion dim 9:25 p m	Excur dim ..7:40 am

Bureau pour la vente des billets, coins St-Charles et Commune. Bureau de billets de gare, au pied de la rue du Canal.

Notre service des chars vestibulés limités à Nouvelle-Orléans à New-York se faisant dans un gain de plusieurs heures plus rapidement à tous les points correspondants. Pas de prix de trajet supplémentaire exigé sur ce train. Un char restaurant y est attaché, les repas sont servis en route.

Nos 4 et 1 ont des chars dortoirs pour Chicago sans changement.

JOHN E. RIDGELY, Div. Pass Agent.
C. L. STONE, G. P. A., Louisville Ky
1 mars—au 31 déc.

Queen and Crescent Route

Trains Vestibulés Solides.

	No 2.	No 4.	No 6
Part de la—Nlle-Orléans..	7 30 p m	9:10 a m	3:00
Arrive à—Meridian.....	1:20 a m	2:40 p m	1:10 p m
Part de—Meridian.....	1:30 a m	2:45 p m	——
Arrive à—Birmingham..	5.40 a m	6 45 p m	——
Chattanooga..	9:40 a m	10:30 p m	——
Lexington....	5:15 p m	5:55 a m	——
Cincinnati ...	7:30 p m	8:15 a m	——
Buffalo.......	3:00 p m	7:30 p m	——
Part de la—Nlle-Orléans..	7 30 p m	9:10 a m	——
Arrive à—Meridian.....	1:20 a m	2.45 p m	——
Part de—Meridian.....	1:30 a m	2:45 p m	——
Arrive à—St-Louis.....	7:04 p m	7:56 a m	——

Part—De la Nlle-Orléans 7:30 p. m
Arrive—
A Chattanooga......9:40 a. m
A Knoxville...... 1:10 p m
A Bristol.............5:45 p m
A Washington.... 6:53 a. m
A Philadelphie...10:15 a. m
A New York.....12:43 p. m

CHARS Restaurant Café. Repas à la carte

No 4 Pan Américan Spécial, pour Meridian, Birmingham, Chattanooga, Cincinnati, Buffalo et les points intermédiaires, quittera à 9:10 heures a. m. Ce train ayant des chars dortoirs Pullman jusqu'à Cincinnati, et chars restaurant jusqu'à Chattanooga.

No 2 Limité, quittera à 7:30 heures p. m. comme d'habitude, ayant des chars-dortoirs jusqu'à Cincinnati, St-Louis et New York. Des chars-restaurant servant tous les repas jusqu'à Cincinnati et New York.

No 8 pour la Rivière aux Perles, Covington, Mandeville et les points intermédiaires quittera à 4:30 heures p. m. tous les jours, les dimanches exceptés.

L'excursion du dimanche quitte la Nouvelle-Orléans pour la Rivière aux Perles, Abita Covington, Mandeville et les points intermédiaires à 7:45 a. m.

No 6, les jours de semaine, fait connection à Pearl River pour St-Tammany, Abita Springs et Covington la semaine seulement.

No 2 transporte les passagers pour St-Tammany, Abita Springs et Covington les samedis seulement.

J. R. WELLS, D. P. A. — J. H. LIVELY, C. P. A.
GEO. H. SMITH, G. P. A. — R. J. ANDERSON, A. G. P. A.
22juin— Nouvelle-Orléans Lne.

POUR LA CALIFORNIE
$30.00
Pendant Mars et Avril,
—SUR LE—
SOUTHERN PACIFIC,
M. L. & T. R. R.—L. W. R. R.
Voyez
SUD CALIFORNIE, SAN JOAQUIN, SACRAMENTO, SANTA CLARA, SALINAS, ET NAPA VALLEYS.

S'arrête à tous les Points de la Californie, excepté Los Angeles et San Francisco.
Chars à fauteuils sur tout le parcours.
Chars Dortoirs de Touristes sans changement.

S'ADRESSER AU BUREAU DES BILLETS
Coin des rues Canal et St-Charles.

W. H. MASTERS, Gérant du Trafic.
F. E. BATTURS, Asst Gen. Pass. Agent.
F. S. DECKER, Agent Gen.
CLARENCE W. MURPHEY, City Pass. Agt.
THEO. ENSING, Agent des Tickets de Ville.

mebière.

Libert commença tout de suite, le récit du dramatique événement dont Jean Berthier se trouvait être la malheureuse victime.

A mesure qu'il parlait, la physionomie du commandant Destrem prenait une expression soucieuse et attristée.

Le secret confié par Jean Berthier à son honneur, aussi à son amour caché pour Paule de Bussiares, revenait imposer à son esprit le poids de la grave responsabilité qu'il avait assumée.

—Où se trouve actuellement Mme de Bussiares? demanda-t-il, lorsque l'ancien zouave eut terminé son récit.

—A Paris, mon commandant.

—Connait elle la situation de son oncle?

—Non, si j'ai bien compris la lettre de Mme Dupont-Verdier, elle ne doit rien savoir de l'accident arrivé à M. Berthier.

—Tiens, pourquoi donc lui a-t-on caché?

—Il paraît que, là-bas, la pauvre jeune dame est très ennuyée, rapport à la petite, vous savez, la fille du capitaine; il est arrivé des histoires.

—Ah! vraiment; cela va compliquer la situation.

—Je l'ai bien pensé; Mme Dupont pour ne pas chagriner davantage son amie, a voulu lui cacher l'affreuse nouvelle.

—C'est peut-être un tort; il eût fallu, lui apprendre, coûte que coûte; c'était un devoir.

Enfin, je verrai cela, murmura Destrem, répondant à ses réflexions intimes.

—Dis-moi, Libert, à quelle heure peut-on se rendre à l'hôpital pour voir M. Berthier?

—Quand vous voudrez, mon commandant; j'ai une autorisation spéciale; je puis vous en faire profiter.

—Bon, parfait, dans ce cas, tu vas m'y conduire tout de suite.

—Oh! volontiers, mon commandant, M. Berthier sera bien heureux de vous voir, j'en suis sûr.

—Alors, partons immédiatement.

Les consommations réglées, les deux hommes sortirent pour se diriger vers la maison de douleurs.

Vingt minutes plus tard, le commandant Destrem se trouvait au chevet de Jean Berthier.

En constatant les ravages physiques causés par le terrible accident et l'opération consécutive, sur la robuste constitution de l'oncle de Paule, Destrem eut un lugubre pressentiment.

Il eut peine à dissimuler son impression.

Pourtant, un éclair de joie parut illuminer les prunelles ternes du blessé, lorsqu'il reconnut le visiteur.

Son visage, ravagé par la souffrance, et plus blanc que les linges qui enserraient sa tête, sembla se dérider durant un court instant: il essaya même de sourire, et tendit avec effort sa main gauche.

—Ah! bien heureux de vous voir, fit-il en même temps, d'une voix très affaiblie, j'étais si seul, si abandonné.

J'aurais pu mourir sans voir un visage ami, sauf celui de Libert.... le brave garçon ne m'a pas quitté.

—Oh! mais vous guérirez, se récria Destrem, en affectant une conviction loin de son esprit.

—Hélas! je ne le crois pas.

Vous savez, Destrem, on sent ces choses-là en dedans, et l'on se trompe rarement.

A continuer.

Le Meilleur Remède au Monde pour les Enfants en Dentition.

Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve
DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS,

MRS. WINSLOW'S SOOTHING SYRUP a été employé depuis plus de SOIXANTE ANS avec un SUCCES PARFAIT par des MILLIONS de MERES pour leurs ENFANTS EN DENTITION. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT les GENSIVES APAISE toute DOULEUR, GUERIT les COLIQUES VENTEUSES, et est le meilleur remède de la DIARRHÉE. En vente chez les pharmaciens dans toutes les parties du monde. Ayez soin de demander Mrs. Winslow's Soothing Syrup, et de n'en prendre aucun autre.

Vingt-Cinq Cents la Bouteille
1er avril—1 an

Feuilleton
—DE—
l'Abeille de la N. O.

Commencé le 29 juin 1903

LES Vautours de Paris

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL.

PREMIÈRE PARTIE

XXVIII

LA NUIT FATALE

(Suite.)

Ce fut Louise qui se chargea de la mettre au courant de ce qui s'était passé ou du moins de ce qu'on en pouvait savoir et de ce que les journaux du matin racontaient.

Elle se rendit aussitôt à l'hôtel de l'île Saint-Louis.

La vue du blessé, dont l'état paraissait désespéré, la douleur de la mère dans cette maison où il y avait déjà un cadavre, produisirent sur son esprit une impression terrible.

Lorsqu'elle rentra chez elle, elle dut se mettre au lit.

Deux jours plus tard le médecin déclara que la situation devenait grave et que la moindre émotion la tuerait.

Le soir même, Louise introduisit auprès d'elle un visiteur qui resta en tête à tête avec la malade.

Que se passa-t-il?

La femme de chambre seule aurait pu le dire.

Pendant cette entrevue, qui ne dura que quelques instants, elle se tenait dans un cabinet attenant à la chambre de sa maîtresse et qui n'en était séparé que par une lourde portière de tapisserie.

De là elle pouvait tout voir et tout entendre.

Donc elle avait dû être le témoin de la scène qui s'était passée entre la tante et le neveu.

Les autres serviteurs de la duchesse ne pouvaient rien en connaître pas plus que la religieuse qui l'assistait par ordre du docteur, et qui pendant cette visite s'était retirée par discrétion dans un salon voisin dont les portes étaient soigneusement fermées.

Cette religieuse fut appelée tout à coup par le comte Xavier de Rouvres qui lui disait d'une voix altérée:

—Ma sœur, venez donc.... Je crois que la duchesse se trouve mal.

Louise accourait de son côté, pâle, hagarde et frémissante.

La religieuse, froide et grave, comme tous ceux qui sont presque chaque jour en présence de la mort, jeta un regard pénétrant et glacial sur le comte et la femme de chambre.

Louise ne pouvait que balbutier d'une voix étouffée:

—Madame la duchesse se meurt!

Le comte s'efforçait vainement de paraître calme et attristé.

Ses doigts frissonnants, crispés encore, ses traits bouleversés trahissaient son trouble.

Mais en même temps ils avaient une expression de triomphe cruel.

La religieuse approcha une lumière du visage convulsé de la duchesse et dit de sa voix tranquille:

—Madame la duchesse ne se meurt pas, elle est morte!

Elle n'ajouta rien.

Mais ses yeux contenaient un reproche et presque une accusation contre cet homme qui devait par suite de cette mort, dont il était peut-être la cause, l'héritier de l'immense fortune des Brévannes.

Le docteur, qui revint quelques instants après, ne put que constater le décès.

Il l'attribua, comme on le fait souvent quand on ignore les causes d'une mort ou qu'on ne veut pas les révéler, à la rupture d'un anévrisme.

Ce n'était pas une maladie de cœur qui avait tué la duchesse.

L'avenir devait le prouver.

Mais la justice de Dieu se fait parfois longtemps attendre.

Quelques jours plus tard, le comte de Rouvres, entré en possession de son splendide héritage, trouvait dans le secrétaire de la duchesse un testament provisoire écrit de sa main dans lequel elle léguait, pour calmer sa conscience, à l'enfant naturel de son petit fils, s'il en existait un, le capital d'une rente de cent mille francs.

Le comte sourit dédaigneusement en le parcourant et le jeta au feu, comme il avait jeté celui d'André de Brévannes à Jeanne Vernier, dans le petit appartement de la rue de Florence.

Désormais il pouvait vivre en paix et jouir des richesses qu'il avait si âprement convoitées.

Qu'avait-il désormais à craindre?

Rien!

Le seul homme dont il eût pu redouter la clairvoyance agonisait dans l'hôtel de l'île Saint-